LE LÉPREUX.

ARGUMENT.

La lèpre parut en Bretagne vers la fin du XIIe siècle ; tous ceux qu'elle frappait étaient retranchés de la compagnie des hommes ; on les renfermait dans des villes particulières, ils avaient leurs prêtres, leurs églises, leur cimetière, et formaient au milieu de la société, une société à part dont la douleur était le partage, et l'horreur la sauve-garde. Plus tard, quand le mal devint moins commun, on permit aux malades d'habiter à la porte des villes, d'y faire le commerce de fil et de chanvre et le métier de cordier, et on leur assigna des demeures à l'écart.

Dès que les premiers symptômes du mal se manifestaient, on se rendait processionnellement chez le lépreux comme s'il eût été réellement mort. Un ecclésiastique, en surplis et en étole, lui adressait quelques paroles de consolation, l'exhortait à se résigner à la volonté de Dieu, le dépouillait de ses vêtements pour le revêtir d'une casaque noire, l'aspergeait d'eau bénite et le conduisait à l'église.

Le chœur était tendu de noir comme pour les enterrements; le prêtre, revêtu d'ornements analogues, montait à l'autel; le malade entendait la messe à genoux entre deux trétaux, couvert du drap mortuaire, à la lueur des cierges

funèbres; après l'office, le prêtre l'aspergeait de nouveau d'eau bénite, chantait le *libera*, et le menait à la demeure qu'on lui destinait, qui avait pour meubles un lit, un bahut, une table, une chaise, une cruche, et une petite lampe. On donnait en outre au malade un capuchon, une robe, une housse, un barillet, un entonnoir, des cliquettes, une ceinture de cuir et une baguette de bouleau.

Arrivé au seuil de la porte, le prêtre, en présence du peuple, l'exhortait encore à la patience, le consolait de nouveau, l'engageait à ne jamais sortir sans avoir son capuchon noir sur la tête et sa croix rouge sur l'épaule, à n'entrer ni dans les églises ni dans les maisons particulières, ni dans les tavernes pour acheter du vin, à n'aller ni au moulin ni au four, à ne laver ni ses mains ni ses vêtements dans les fontaines ou dans le courant des ruisseaux, à ne paraître ni aux fêtes ni aux pardons ni aux autres assemblées publiques, à ne toucher aux denrées dans les marchés qu'avec le bout de sa baguette et sans parler, à ne répondre que sous le vent, à ne point errer le soir dans les chemins creux, à ne point caresser les enfants, à ne leur rien offrir; puis il lui jetait sur les pieds une pelletée de terre, le bénissait au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et revenait avec la foule.

Si le malade se mariait et avait des enfants, ils n'étaient point baptisés sur les fonts sacrés, et l'eau qui avait coulé sur leur tête, était jetée comme impure; s'il mourait, on l'enterrait dans sa demeure [1].

En Bretagne, on donnait à ces malheureux le nom

[1] Voyez, Sauvageau, *Coutumes de Bretagne*, t. 2, livre 4, chap. 95, et Ogée, *Dict. géograph. de Bretagne*, tome 1 introduction.

de Kakous, qu'y portent encore aujourd'hui les cordiers et les tonneliers, gens pour lesquels le peuple a conservé une sorte d'aversion et de mépris héréditaires.

Les kakous sont le sujet de plusieurs chansons populaires: il en est une qui doit être antérieure au xve siècle, époque où le fléau cessa de régner en Bretagne; elle nous a conservé les touchantes et poétiques doléances d'un jeune clerc atteint de la lèpre, et qui se voit délaissé par la jeune fille qu'il aime.

IX

AR C'HAKOUS.

(Les Tréger.)

ANN DEN IAOUANK.

Krouer ann env hag ann douar;
Montret va c'halon gant glac'har,
Kounan hed ann noz hag ann dé
D'am dousik koant, d'am c'haranté.

Mé zo war va gwélé chommet,
D'alc'het, sioaz! gand ar c'hlenved;
Mar vé va dousik a zeufé,
E berr-amzer am fréalzfé.

Evel gand ar gwérélaouen,
Goudé eunn nozvez a anken;
Mar zeufé ma dous d'am gwélet,
E venn gant hi dizoaniet.

Mar lakafé beg hé géno
War bordik hanaf va louzo,
Da évan goudé p'az affenn,
Gwéléet raktal é vizenn.

IX

LE LÉPREUX.

(Dialecte de Trégunier.)

LE JEUNE HOMME.

Créateur du ciel et de la terre, mon cœur est accablé de douleur; je passe mes jours et mes nuits à songer à ma douce belle, à mon amour.

La maladie, hélas, me tient cloué sur mon grabat; si ma douce petite venait, elle me consolerait bientôt.

Comme l'étoile du matin, après une nuit d'angoisse, si ma douce me venait voir, elle me soulagerait.

Si elle touchait du bout des lèvres les bords du vase de ma tisane, en buvant après elle je serais guéri à l'instant.

Ar galon a poa d'in roet,
Vã muia karet, da víret,
N'em euz kollet na distroet,
Na laket da fall uz é-bed ;

Ar galon a poa d'in roet,
O va dousik kaant, da viret,
Em euz mesket gand va hini,
Pini da hini, va hini ?

AR PLAC'H.

Piou a gomz ouz-in ével-zé,
Ha mé ken du hag eur bran é ?

ANN DEN IAOUANK.

Pa veu'h kan du vel eur mouar,
Gwenn-kan hoc'h d'ann hini ho kar !

AR PLAC'H.

Den iaouank, eur gaou a léret,
Va c'halon d'hoc'h, n'em euz roet ;
Ném euz ker mui ac'hanoc'h,
Eur c'hakous a ouzonn-mé hoc'h !

ANN DEN IAOUANK.

E vel èunn âval beg ar wéen
E ma kalon ar fémélen ;
Kaer vé ann aval da wélet,
Hag eur prenv é c'hréiz zo kuet.

Le cœur que tu m'avais donné, ô ma bien-aimée, à garder, je ne l'ai perdu, ni distrait, ni mis à mauvais usage;

Le cœur que tu m'avais donné, ô ma douce belle, à garder, je l'ai mêlé avec le mien; quel est le tien, quel est le mien?

LA JEUNE FILLE.

Qui est-ce qui me parle de la sorte, à moi, qui suis aussi noire qu'un corbeau?

LE JEUNE HOMME.

Quand vous seriez plus noire qu'une mûre, vous seriez blanche pour qui vous aime!

LA JEUNE FILLE.

Jeune homme, vous en avez menti! je ne vous ai point donné mon cœur; je ne veux plus de vous, vous êtes lépreux, je le sais bien!

LE JEUNE HOMME.

A une pomme à la cime de l'arbre ressemble le cœur de la femme; la pomme est belle à voir, mais elle cache un ver dans son sein.

Evel eunn délien war ar brank,
E ma kéned ar plac'h iaouank;
Ann délien gouev war ann douar;
Ar c'héned ivé a ziskar.

'Vel ar bleun glaz diouz lez ar stank,
Ma garanté ar plac'h iaouank;
Ar bleunik a dro wéchigo,
Ar bleunik a dro a zistro;

Ar bleunik a dro wéchigo,
Karanté ar plac'h tro ato.
Ar bleun a iélo gand ann dour,
Ha gand ann ankoun ann traitour.

Mé a zo eur c'hloarégik paour,
Mé a zo mab da Iann kaour;
Béan onn bet tri bloa o studi,
Hogen bréman na inn ket mui.

Benn eunn nébeud me iel enn dro,
Mé iel enn dro kuit dious ar vro;
Benn eunn nébeudik vinn maro,
Ha d'ar purkator mé iélo.

A une feuille sur la branche, ressemble la beauté de la jeune fille ; la feuille tombe à terre : ainsi déchoit la beauté.

A la fleur bleue du bord de l'étang, ressemble l'amour de la jeune fille;

La petite fleur tourne parfois; la petite fleur tourne et retourne;

La petite fleur tourne parfois, l'amour de la jeune fille tourne toujours.

L'eau entraînera la fleur, et l'oubli la mémoire des trompeurs.

Je suis un pauvre jeune clerc ; je suis fils de Iann Kaour ; j'ai passé trois ans à l'école, mais maintenant je n'y retournerai plus.

Dans un peu de temps je m'en irai encore, je m'en irai encore loin du pays ; dans un peu de temps je serai mort, et m'en irai en purgatoire.

LE LÉPREUX.

Seigneur Dieu, créateur du ciel et de la terre,
La souffrance m'accable et me suit nuit et jour,
Avec le souvenir de celle qui m'est chère,
De celle qui m'abuse et rit de mon amour.

Sur mon lit solitaire un mal affreux m'enchaîne,
Il est là, toujours là, qui veille à mon côté;
Ma douce me pourrait seule tirer de peine,
En la voyant j'aurais recouvré la santé.

Comme l'étoile d'or, l'étoile qui console
Après les longues nuits d'angoisse et de douleur,
Son air vif et joyeux, et sa douce parole,
Ramèneraient bientôt le calme dans mon cœur.

Si seulement le bout de sa gentille lèvre,
De cette coupe amère effleurait le contour,
Je verrais à l'instant s'enfuir frissons et fièvre,
Quand j'en approcherais mes lèvres à mon tour.

Le cœur que dans notre jeune âge,
A garder tu m'avais donné;
Ne l'ai point mis à fol usage,
Ne l'ai perdu ni détourné.

Ton cœur, ce cher et tendre gage,
Je l'ai mêlé, ma douce, au mien;
Et maintenant, dis-moi, volage,
Quel est le mien, quel est le tien?

LA JEUNE FILLE.

Qui donc ainsi me parle, à moi dont la figure
Est plus noire que n'est un corbeau, par ma foi!

LE JEUNE HOMME.

Quand vous seriez encor plus noire qu'une mûre,
Vous seriez assez blanche, ô ma belle! pour moi.

LA JEUNE FILLE.

Malgré votre air candide et votre beau langage,
Vous en avez menti; je ne suis point à vous.
Allez quérir ailleurs gens de votre lignage;
Pour moi je ne veux point épouser un *kakous*[1].

LE JEUNE HOMME.

Avez-vous vu jamais, rayonnant sur sa tige,
Un fruit doré qu'un ver a rongé jusqu'au cœur;
La femme en a l'éclat et le riant prestige,
Mais son âme, elle aussi, nourrit un ver rongeur.

Avez-vous vu jamais une feuille de lierre
Sur la branche du chêne ou de l'ormeau trembler?
La feuille se détache et roule en la poussière:
La beauté de la femme ainsi doit s'envoler.

Avez-vous vu jamais, sur le bord de la grève
Ou des eaux de l'étang, une petite fleur;
La fleur tourne et retourne à tout vent qui se lève:
Des femmes ainsi tourne à tout propos le cœur.

[1] Lépreux.

Mais comme l'onde emporte, en une nuit d'orage,
Et les sables du bord et la petite fleur,
Le temps emportera la mémoire et l'image
De celle qui me trompe et rit de mon malheur.

Hélas! triste et souffrant je passe sur la terre!
Mon père est le lépreux qu'on appelle Kahour;
J'avais depuis trois ans quitté notre chaumière
Pour aller à l'école et faire un prêtre un jour.

Bientôt je vais quitter encor, je dois le croire,
Je vais quitter ces lieux pour n'y plus revenir;
Bientôt je vais aller brûler en purgatoire;
Pour avoir trop aimé, bientôt je vais mourir!